

Le temps saccadé

des révoltes

Tomás Ibañez

PARIS EN 1968 ; BERLIN ET LA PLACE TIENANMEN EN 1989 ; Seattle en 1999 ; Athènes en 2008 ; la place Tahrir en 2011, puis cette même année les places d'Espagne et ensuite Wall Street... Périodiquement, sans qu'aucune régularité dans la fréquence d'apparition ne soit perceptible ni que nous puissions saisir une quelconque règle de succession temporelle, l'horizon social se zèbre d'éclairs que nul n'avait prévus l'instant précédent. Brusquement, ici, un peu plus loin, ou aux antipodes, la morne et grise soumission quotidienne se brise et se transforme en vent de révolte. Nous assistons alors à des explosions populaires, imprévisibles et soudaines, qui réchauffent nos cœurs et qui parviennent parfois à ébranler, ou même à fissurer, le socle des institutions dominantes.

Le fait même que nous soyons tout à fait surpris à chaque nouvelle explosion sociale devrait nous interpeller, et il se trouve que ces surprises ne sont pas près d'en finir, comme le suggère le fait que nul d'entre nous n'oserait aventurer avec quelque précision où et quand surgira le prochain épisode qui fera date dans l'histoire des révoltes. Quelle que soit notre perspicacité politique, cet épisode nous surprendra à nouveau et nous confrontera au mystère de cette alternance irrégulière et apparemment capricieuse entre de longues phases

de désespérante atonie sociale et des brèves périodes d'enivrante effervescence. Un mystère qui trouve pourtant des éléments de réponse dans les métaphores auxquelles nous avons recours pour nous représenter les éruptions sociales. Celle qui vient le plus souvent à l'esprit prend la forme d'un volcan qui ne projette que par intermittence le magma incandescent qui pourtant ne cesse de brûler sous lui de façon permanente. D'autres métaphores des insurrections sociales renvoient aux tremblements de terre qui secouent brusquement un sol jusque là inerte, ou aux imparables tsunamis qui déferlent tout à coup sur les côtes. Il s'agit ici encore de phénomènes épisodiques et largement imprévisibles, du moins avec exactitude, mais qui sont pourtant rattachés à un mouvement continu, celui du lent déplacement des plaques géologiques.

Il y a dans toutes ces métaphores qui évoquent les révoltes populaires l'idée d'une continuité de fond, sourde et secrète, qui se trouve à la source de manifestations quant à elles épisodiques, assourdissantes et spectaculaires. La discontinuité ne serait finalement qu'une apparence, comme celle qui accompagne le cours du *Guadiana*. En effet, nous avons en Espagne un fleuve appelé *el Guadiana* qui au long de son parcours disparaît parfois sous terre pour ressurgir de nouveau quelques kilomètres plus loin. Lorsqu'il échappe à notre vue, c'est bien sûr le même fleuve qui continue de couler de manière invisible,

“Les explosions sociales sont la brusque manifestation d'un feu qui couve en permanence dans les plis les plus profonds de l'histoire”

et si nous ressentons une surprise quand il réapparaît elle n'est due qu'à notre ignorance ou à notre oubli du parcours souterrain.

Les métaphores les plus usuelles suggèrent donc que les explosions sociales sont la brusque manifestation d'un feu qui couve en permanence dans les plis les plus profonds de l'histoire, et qu'elles représentent la résurgence épisodique, voire cyclique, de ce feu que certains d'entre nous aimons imaginer sous les traits d'une aspiration collective à la liberté et d'une résistance souterraine à la domination.

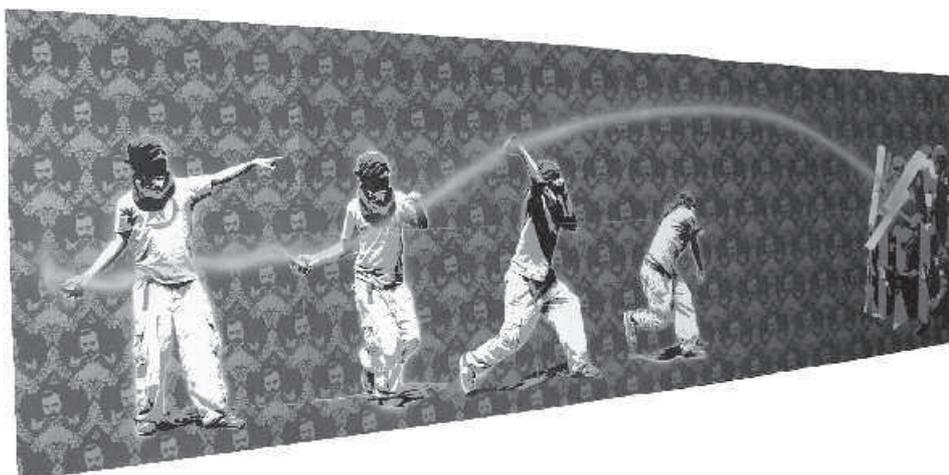
La métaphore du volcan ne saurait être plus suggestive à ce propos. En effet, tant si elles sont éloignées que si elles sont proches dans le temps, les diverses éruptions d'un volcan proviennent bien d'un même substrat qui les alimente, et qui leur donne un caractère commun même si par ailleurs elles



Illustrations de l'article : Lapiztola

peuvent différer sur nombre de points. Il en irait de même avec les éruptions sociales : par-delà leur diversité elles auraient toutes un socle commun, et seraient nourries par une même dimension de la condition humaine, à savoir la révolte millénaire contre l'oppression, l'humiliation ou l'injustice. En tant que tous les mouvements de révolte impliquent simultanément une opposition aux conditions régnantes et une exigence de changement, ils adoptent une même forme et semblent partager une même origine qui reçoit souvent le nom de mécontentement populaire.

L'idée qui est sans doute la plus largement répandue est que les énergies sociales nécessaires pour faire surgir de puissants mouvements de révolte sociale se trouvent à l'état latent dans le corps social, et qu'elles se libèrent brusquement quand la volonté de changement, stimulée par une aggravation des conditions de vie ou par l'activisme militant, parvient à créer des situations d'affrontement direct. Le défi auquel se trouvent confrontés les militants est alors de parvenir à ce que ces mouvements cristallisent, de réussir à stabiliser leurs potentialités, à les consolider, à les ancrer dans l'espace et dans le temps pour en faire des tremplins qui permettent au prochain saut d'aller plus loin.



Cependant, à l'encontre des conceptions qui sont véhiculées par les métaphores mentionnées plus haut, on peut se demander si les révoltes populaires ne constitueraient pas des créations sociales au sens fort du terme, des événements qui se créent dans le champ historico-social et qui, en tant qu'ils sont précisément des événements, ne sont pas entièrement pré-contenus dans les conditions qui précèdent leur existence.

En effet, si l'on réfléchit à ce qui s'est passé en Mai 68, ou aux occupations des places espagnoles à partir du 15 Mai 2011 il semble bien que les énergies sociales qui se déploient dans les grandes révoltes sociales ne préexistent pas nécessairement au déclenchement de ces révoltes ; c'est comme si elles surgissaient de l'intérieur des situations d'affrontement qui servent à enclencher les grands mouvements populaires et qui rythment par la suite leur développement. Ces énergies se constituent au sein même des situations d'affrontement et c'est pourquoi les grandes éruptions sociales ont un caractère imprévisible et se présentent sous les traits de la spontanéité.

Mais attention : parler d'événements, d'imprévisibilité et de spontanéité n'implique pas du tout un déni de causalité ; il faut que certaines conditions antécédentes soient effectivement réunies pour qu'éclatent des révoltes importantes. D'ailleurs, le fait même que des révoltes similaires éclatent parfois à des dates rapprochées dans des régions du globe relativement éloignées (voir les multiples révoltes de 1968, ou celles, en cascade,

des pays arabes) indique bien la présence de conditions préalables suffisamment semblables. Le nier reviendrait à n'attribuer cette quasi simultanéité qu'au seul effet de la contagion et des réactions mimétiques, ce qui n'est guère plausible.

De même, parler d'événements, d'imprévisibilité et de spontanéité ne signifie pas que le travail d'agitation politique et sociale, l'activité de diffusion des idées subversives, le labeur de préparation du terrain pour de futures révoltes, ne soient pas indispensables, même si, lorsque ces révoltes éclateront, elles puiseront leur force dans certaines caractéristiques de leur propre développement plus que dans l'ensemencement préalable du terrain. Dans ce même ordre d'idées, il est certain que la longue mémoire des révoltes antérieures apporte des éléments précieux aux nouvelles révoltes, car même si la discontinuité marque les éruptions populaires, il n'en reste pas moins qu'un fil rouge relie entre elles les révoltes. Ceci dit, s'il est vrai que la marque laissée dans l'imaginaire par les luttes antérieures alimente les révoltes postérieures, il est également certain qu'elle ne suffit pas pour les déclencher. Ce n'est pas en s'appuyant sur les traces laissées par les luttes passées que les gens se lancent dans un combat, mais bien parce qu'ils réagissent contre ce qu'ils considèrent comme une injustice, une agression ou un abus au moment présent. La mobilisation revêt toujours au départ un caractère de riposte et ce n'est que par la suite que la dynamique qui s'instaure dans ce mouvement initial de révolte lui permettra d'acquiescer ou non l'ampleur suffisante pour devenir un événement historique. L'imaginaire et la mémoire se greffent éventuellement sur le mouvement au cours de son développement pour lui apporter d'importants ingrédients, mais ils ne le créent pas et ne président pas à son éclosion.

Étant entendu qu'il faut que les causes de la révolte soient présentes pour que la révolte éclate, il reste quand même à s'interroger sur les raisons qui font que, ces causes étant réunies, la révolte peut ne pas se produire, ou bien prendre une ampleur inattendue, ou encore s'éteindre rapidement. L'intensité de l'emprise qu'exerce un système de domination dans des circonstances historiques données peut expliquer que la révolte n'ait pas lieu, la force de la répression peut faire qu'elle s'éteigne

“Même si la discontinuité marque les éruptions populaires, il n'en reste pas moins qu'un fil rouge relie entre elles les révoltes”

rapidement, et l'intensité du mécontentement peut attiser sa montée en puissance, mais d'autres facteurs interviennent également pour favoriser ou pour inhiber l'expansion de la révolte. Pour tenter de les cerner il peut être utile de distinguer d'abord entre deux types de mouvements de révolte.

Les luttes qui transforment le mécontentement social en un affrontement direct peuvent être massives, dures, violentes, et, dans le meilleur des cas, elles peuvent faire reculer le pouvoir politique, arracher certains avantages aux pouvoirs économiques, voire modifier l'échiquier politique en faisant tomber des gouvernements et en précipitant des élections, mais elles ne sont que l'expression de la conflictualité sociale inhérente au système, et elles s'inscrivent dans la logique de son propre fonctionnement. Un fonctionnement qui est fait d'une tension et d'une lutte permanente entre dominés et dominants, avec de constants réajustements des rapports de force qui président à la création et à la distribution des richesses ou à la prise de décision politique. Le mouvement de révolte se présente alors comme un moment particulièrement aigu d'un conflit d'intérêts qui est à la base même de notre type de société ; et son dénouement prend la forme d'une redistribution des intérêts en jeu, qui peut bénéficier ou nuire aux acteurs de la révolte au terme de la confrontation directe.

Une métaphore qui illustre assez bien le jeu réglé des luttes sociales ancrées dans les conflits d'intérêts est celle du flux et du reflux des vagues. La vague déferle sur la plage puis dans son mouvement de reflux elle recule de quelques mètres et avance de nouveau infatigablement. Le flux et le reflux des vagues sur la plage, ou celui des marées si l'on change d'échelle, est une image chère à ceux qui aiment parler des phases de repli et d'offensive du mouvement ouvrier et des luttes sociales et il est vrai que les avancées et les replis de certaines luttes sociales miment les vagues et les marées, hormis leur régularité. Mais cette image connote aussi l'idée d'une monotone répétition incapable de bouleverser l'ordre des choses.



“Les avancées et les replis de certaines luttes sociales miment les vagues et les marées, hormis leur régularité”



Dans ce type de révolte qui va de la grève à la manifestation de rue, l'objectif poursuivi par les mobilisations est de rendre visible un désaccord, d'exprimer collectivement une exigence et de forcer un changement qui aille dans la direction de ce qui est réclamé. Toute la mobilisation s'investit et se circonscrit dans la résolution du problème bien précis qui l'a provoquée. Dans ce type de mouvement l'expansion ou non de la révolte ne dépend que de l'intensité du mécontentement social qui l'éperonne et de l'intensité de la répression qui cherche à la contenir et à l'éliminer. Ainsi, la radicalité et l'extension des mobilisations qui secouent la Grèce ces derniers mois sont à la mesure du haut niveau atteint par le mécontentement populaire et seule la répression les empêche pour l'instant d'obtenir ce qu'elles exigent.

Mais il arrive parfois que les luttes issues du mécontentement social donnent lieu au déploiement d'une créativité sociale qui met en question et en porte-à-faux la logique même du système. C'est alors un deuxième type de mouvement de révolte qui se dessine et qui vient se greffer sur le jeu plus ou moins réglé de la conflictualité sociale suscitée par les conflits d'intérêts. On peut reconnaître ce deuxième type de

mouvement dans les événements de Mai 68, dans le mouvement espagnol du 15 M, ou, très partiellement, dans la place Tahrir, pour ne citer que quelques exemples.

Lorsqu'un tel mouvement se dessine, on voit comment les milliers de personnes qui envahissent les rues et les places publiques ne le font pas seulement pour protester contre tel ou tel aspect, ou pour exiger telle ou telle mesure, mais aussi pour s'instituer, ou mieux, pour s'auto-instituer comme un nouveau sujet politique. Ce processus d'auto-institution qui a lieu au sein même des mobilisations requiert que les gens s'organisent, discutent, élaborent collectivement un discours politique qui leur soit propre et construisent en commun les éléments nécessaires pour maintenir sur pied la mobilisation et développer l'action politique. Cela exige que l'imagination se mette à l'œuvre pour créer des espaces, construire des conditions, élaborer des procédés qui permettent aux gens d'élaborer par eux-mêmes et collectivement leur propre agenda, en marge des consignes venues d'ailleurs que du lieu même des mobilisations.

Ce travail de création d'un nouveau sujet politique prend alors le devant sur les revendications particulières qui ont suscité la mobilisation. En fait, le passage d'un type de mouvement à l'autre semble se produire quand les situations de confrontation initiales parviennent à soustraire des espaces aux

“Les espaces libérés engendrent de nouvelles relations sociales qui créent de nouveaux liens sociaux”

dispositifs de pouvoir, à déborder l'institué, à vider un espace déterminé du pouvoir qui l'a investi, et à créer ainsi une sorte de vide de pouvoir. Dans ce type de situation, de nouvelles énergies sociales se forment aux côtés de celles qui proviennent du mécontentement social initial, elles se rétro-alimentent, elles perdent de l'intensité puis à l'instant suivant elles croissent à nouveau, comme cela se produit avec les tempêtes. Le fait de subvertir les fonctionnements habituels et les usages établis, d'occuper les espaces, de transformer les lieux de passage en lieux de rencontre et de parole, tout cela déclenche une créativité collective qui invente à chaque instant de nouvelles manières d'étendre la subversion et de la faire proliférer.

Les espaces libérés engendrent de nouvelles relations sociales qui créent de nouveaux liens sociaux, les personnes se transforment et se politisent en quelques jours, non pas

superficiellement mais profondément, avec une rapidité incroyable. En fait, ce sont les réalisations concrètes, ici et maintenant, qui se révèlent capables de motiver les gens, de les inciter à aller plus loin, et de leur faire voir que d'autres façons de vivre sont possibles. Mais pour que ces réalisations puissent voir le jour il faut que les personnes se sentent protagonistes, qu'elles décident par elles-mêmes, et c'est quand elles sont réellement protagonistes, et s'éprouvent réellement comme telles, qu'elles s'impliquent totalement, jetant tout leur corps dans le développement de la lutte et permettant au mouvement de révolte de s'amplifier bien au-delà de ce que semblait permettre le mécontentement instigateur des premiers affrontements.

Voilà, en supposant qu'il y ait quelques éléments raisonnablement acceptables dans l'analyse esquissée ci-dessus, cela ne nous fournit cependant aucune recette pour pouvoir passer du premier type de mouvement à ce deuxième type qui colle de bien plus près aux conceptions et aux désirs anarchistes. Nous n'avons pas non plus la moindre indication sur les conditions qui permettraient à ces mouvements de révolte de perdurer dans le temps ; tout semble indiquer, au contraire, que leur caractère éphémère va s'accroître au fur et à mesure que s'élargit le cyberspace et que prolifèrent les réseaux sociaux basés sur les échanges électroniques.

En 2006 je soulignais dans *Réfractons* que :

... les luttes actuelles ont un caractère épisodique et discontinu. Éphémères et largement imprévisibles les mobilisations de masse surgissent comme des éruptions qu'il n'est, d'ailleurs, pas toujours facile de déchiffrer. [...] Il se trouve qu'aujourd'hui les principaux noyaux activistes surgissent, ponctuellement certes et sans lendemain, à partir de la sphère des non organisés ou des faiblement organisés, des non militants ou, tout au plus, des militants intermittents.¹



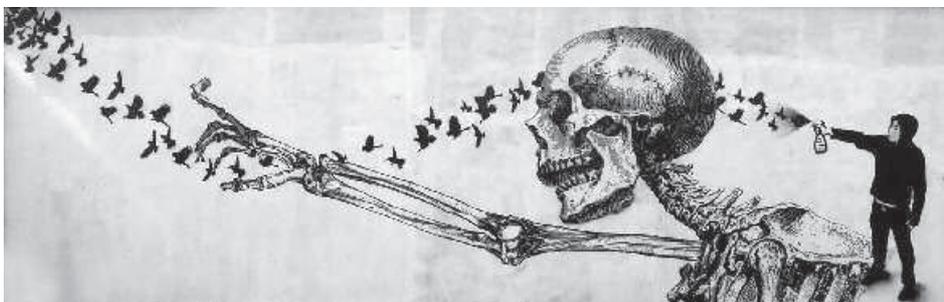
1. « Les clairs-obscurs de la nouvelle donne », *Réfractons*, n° 17, hiver 2006, pp. 88-89.

Six ans après, ces caractéristiques n'ont fait que se renforcer, et on peut se risquer à avancer que les grandes mobilisations populaires vont se multiplier de par le monde, se succéder de façon beaucoup plus rapprochée et qu'elles vont être de plus en plus imprévisibles. L'une des causes principales de cette prolifération et de cette accélération se trouve probablement dans

“Si les mobilisations surgissent avec célérité elles semblent se dissoudre presque aussi vite qu’elles se constituent”

le fait que la liaison permanente entre des centaines de milliers de personnes, par Facebook et Twitter entre autres réseaux, dessine les contours d'une foule virtuelle prête à se matérialiser à tout moment avec une rapidité inouïe.

Cependant, si les mobilisations surgissent avec célérité, elles semblent se dissoudre presque aussi vite qu'elles se constituent. C'est comme si cela même qui rend possible la rapide création d'un mouvement de masse jouait en même temps pour empêcher sa stabilisation et sa consolidation sur la longue et la moyenne durée. Cela ne devrait pas nous étonner, car la rapidité avec laquelle il se forme est due en partie à ce qu'il se constitue sans infrastructures préalables, sans aucun ancrage fixe dans l'espace, sans qu'existe un corpus bien étoffé d'expériences partagées et d'histoire commune. Il se constitue dans la fluidité de ce que l'on pourrait appeler l'immatériel, porté par les ondes pour ainsi dire, et c'est tout cela qui se retourne contre ses possibilités de perdurer. Il n'y a pas si longtemps, les grands rassemblements devaient être convoqués par des structures organisationnelles stables, syndicats ou partis, enracinées dans le territoire et présentant une ancienneté suffisante, l'appel devait être relayé ensuite par les militants et les



sympathisants de ces organisations. Aujourd'hui l'appel peut provenir d'autres lieux et recourir à d'autres caisses de résonance qui se révèlent tout aussi efficaces et bien plus efficaces.

Avec l'énorme incertitude et le manque d'assurance qui accompagne tous les paris sur le futur, je reste quand même persuadé que le temps des révoltes va être de plus en plus saccadé, de plus en plus imprévisible, et que celles-ci seront sans doute d'assez courte durée car les caractéristiques des sociétés actuelles — vitesse, communication, connectivité, etc. — facilitent l'éclosion de ces mouvements de révolte autant qu'elles les condamnent à n'être qu'éphémères. Si ce scénario politique se confirmait, deux questions, au moins, devraient nous interpeller avec une certaine insistance. La première concerne notre capacité

“Comment redéfinir dans ce nouveau contexte les modalités de nos interventions, les rythmes de nos engagements ?”

d'adaptation à une nouvelle réalité qui, d'une part, défie bon nombre des schémas laborieusement élaborés au cours de près de deux siècles de lutte pour un changement social radical et libertaire, et qui d'autre part, semble répondre à un certain nombre de nos principes et en démontrer la validité. Comment redéfinir dans ce nouveau contexte la fonction de nos organisations, les modalités de nos interventions, notre type d'insertion dans les révoltes, les rythmes de nos engagements ?

La deuxième question est celle de savoir si les nouvelles caractéristiques des mouvements de révolte sociale vont diminuer ou accroître les possibilités de mettre en échec l'actuel système social et de forcer sa transformation radicale. Ces nouvelles caractéristiques vont-elles offrir un certain répit aux forces qui contrôlent le système, vont-elles leur permettre de mieux maîtriser les mouvements de révolte, ou, au contraire, vont-elles leur créer plus de difficultés, décontenancer leurs ripostes, et leur faire courir plus de risques de se faire déstabiliser ? Le fait que nous ayons à nous réjouir ou à déplorer l'émergence de ces nouveaux mouvements dépendra bien entendu des réponses que recevront ces deux questions, mais quelles que soient les réponses tout semble indiquer qu'ils vont définir pendant un temps probablement long le contexte de nos luttes.